NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 2 1929

Religion, Christianisme, Catholicisme (2)

Émile MERSCH (s.j.)

p. 90 - 106

https://www.nrt.be/en/articles/religion-christianisme-catholicisme-2-3325

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Religion, Christianisme, Catholicisme

II. Le Christianisme.

La religion est le tout de l'homme, avons-nous vu dans l'article précédent. Ajoutons maintenant : et le Christianisme est toute la religion.

Cette proposition, évidemment, demanderait, comme démonstration, toute une apologétique. Nous n'y pouvons songer dans les limites de cet article. Aussi bien cet immense travail a-t-il été fourni bien des fois, et le lecteur qui le désire peut se rapporter à nombre d'excellents traités. Nous reconnaissons donc ici une lacune voulue dans notre exposé. De la religion naturelle, nous nous transportons en plein surnaturel, sans montrer le chemin qui y mène; mais plutôt pour voir, en sens inverse, comment *la religion du Christ reprend en elle-même, mais avec une surnaturelle perfection, toute la religion des hommes.*

I

La religion du Christ, disons-nous. La religion chrétienne en effet, comme nous le verrons de mieux en mieux, a pour élément essentiel, et, pour ainsi dire, unique, le Christ.

Aussi, pour la faire connaître, faut-il d'abord rappeler ce qu'est le Christ. Commençons donc par là. *Le Christ est l'unité de la nature divine et d'une nature humaine complète, en la personne unique du Verbe.*

C'est ce qu'il faut développer un peu; sinon le Christianisme n'apparaîtra pas en toute sa beauté.

Consultons donc l'*Écriture* et la *Tradition*.

L'Écriture d'abord. Et, pour abréger, contentons-nous des

Évangiles. Certes, ils ne donnent pas une définition proprement dite de ce qu'est le Sauveur ; moins encore un ensemble de thèses. Leurs auteurs, et ceux dont les auteurs rapportent les souvenirs, et plus encore l'unique auteur principal, qui est l'Esprit même du Christ, ont seulement voulu dessiner l'image de Jésus, telle que l'ont vue ses premiers témoins : Marie, Pierre, Jean, Matthieu et les autres. Les récits se suivent, souvent sans ordre apparent, mais leur ensemble, comme autant de traits, fait revivre une physionomie unique, très humaine, très divine, et, toujours, très vivante et très une. C'est ce que nous devons expliquer.

« Hélas ! disait saint François de Sales, je suis tant homme que rien plus ». Oui ; mais Jésus l'a été davantage. *Apparuit humanitas et benignitas*. C'a même été une révélation : sans cette douce vision d'humanité et de bonté, nous n'aurions jamais su tout ce que peut être un cœur humain, œuvre de Dieu.

Il était si humain, si merveilleusement accordé à ce qu'il y a en nous de plus profond, si accessible et si ouvert, que les petits enfants accouraient vers lui : réaction instinctive de notre humanité, en ce qu'elle a de plus candide, devant la perfection du Fils de l'homme. Il en imposait cependant et les sanhédrites n'eurent pas toujours la force de soutenir son regard. Mais surtout, il prenait. Les mères le harcelaient, pour lui faire toucher les tout petits. Boiteux, aveugles et lépreux, ceux que leurs misères ont habitués aux rebuffades ; pauvres, mendiants, publicains, ceux que leur situation a dressés à la défiance ; pécheurs, larrons et condamnés, ceux que leurs chutes ont aigris contre eux-mêmes ; tous, loin d'être effarouchés par sa pureté totale, se pressaient vers lui, comme, vers un phare, les vols d'oiseaux perdus dans la nuit. « Ὥστε ἐπιπίπτειν αὐτῷ », si bien, dit saint Marc, qu'on se précipitait sur lui, cohue indigente et tumultueuse, grouillant autour de sa bonté.

Devant lui, chacun était à l'aise, et, facilement, sans façon. Pierre, tout de suite, l'a accaparé ; les malades, les foules, les

siens l'ont senti si proche, qu'ils l'ont considéré comme leur bien.

Et lui s'est laissé prendre. Il était venu pour cela : pour s'engager dans l'engrenage de nos événements et de notre psychologie. Comme nous, il a eu faim et soif, et il l'a dit ; comme nous, il a eu sa mère, et il l'a aimée ; comme nous, il a admiré la splendeur des prairies en fleurs et des soleils au couchant.

Au rythme de l'univers son âme a frémi comme la nôtre. Et, quand son heure de souffrir est venue, il a souffert, comme nous souffrons. Pas d'attitude théâtrale, ni du faux, ni du tendu ; il n'a pas nié la douleur, il ne l'a pas défiée ; mais il l'a prise ; il s'est laissé broyer par elle ; il s'est même laissé envahir par la honte et le dégoût. Lui, qui aurait pu être de roc, il n'a voulu être qu'homme ; et il a mis son point d'honneur et la magnificence de sa bonté à l'être tout simplement.

Comme tous les hommes, il a eu des gestes familiers, ses expressions ordinaires, et sa façon propre de regarder ses interlocuteurs. Comme tous, il a été de son temps et de son pays. Pas de flou abstrait ni de vague extratemporel en son attitude. Ses procédés portent franchement sa marque, et leur date : aujourd'hui, nous nous y prendrions autrement. Sa manière même d'enseigner la religion est celle qui convient aux milieux palestiniens d'alors. Bientôt Paul parlera autrement à l'Aréopage, et Thomas d'Aquin, son humble disciple, bâtira des exposés d'un autre style.

Et pourtant, malgré cette couleur locale et temporelle, il demeure contemporain de tous les siècles. Ce que ce Juif a dit, en araméen, aux laboureurs de Galilée, révèle aux intellectuels et aux ouvriers d'aujourd'hui le mystère que leur âme est pour eux.

S'il entre dans nos cadres, il les déborde : et s'il est homme, et en plénitude, cette plénitude même fait qu'il l'est de façon étonnante et pleine de contrastes.

Le contraste, dirait-on, est son élément propre. Il peut réconforter tous les affligés ; mais lui-même, à son agonie, mendie près des siens un soutien moral. Il lit dans les âmes ; mais

il interroge. Il s'oublie, il s'efface ; mais il se déclare maître et Seigneur. Il n'est rien ; et il est tout. But dernier de nos tendances, il affirme aussi n'être venu que pour être un moyen, pour donner sa vie pour ses frères. Ses miracles sont à lui, et ils sont le signe de son pouvoir ; mais il ne les fait pas pour son avantage ; et lui, qui multipliait les pains pour les autres, a pourtant souffert de la faim.

Il a, ce perpétuel serviteur, des exigences illimitées. Il veut, comme Dieu, notre cœur sans partage ; et l'on ne peut plus regarder derrière soi, dès qu'on s'est mis à le suivre. La clef des consciences et la clef du ciel sont entre ses mains, et il les donne à qui il lui plaît.

Il est, et il demeure homme. Mais, à sa grandeur, ni lui, ni l'Évangile ne marquent de bornes. Le mot seul manque, et il semble avoir été rarement sur ses lèvres et sur celles des douze. Mais le mot est chose secondaire : le difficile n'est pas d'affirmer qu'on est Dieu ; mais de le faire croire, surtout aux compagnons de la vie quotidienne.

Ainsi a fait Jésus. *Coepit facere*. Il a osé tenir le rôle de Dieu, agir tous les jours en loi dernière de toute perfection, en exemplaire de toute vertu. Et il ne s'est pas effondré dans le ridicule ; et tous l'ont pris au sérieux ; et, depuis vingt siècles, on ne l'a pas trouvé en défaut.

Il y a plus merveilleux encore : ce rôle écrasant, il l'a tenu sans se raidir. Les terribles contrastes dont se compose sa conduite, loin de faire sauter sa personnalité, en font ressortir la parfaite unité.

La synthèse est si complète, elle s'incarne si bien en lui, que, par une sorte de communion entre les deux extrêmes, il fait éclater sa grandeur dans les marques mêmes de sa faiblesse.

C'est après être tombé de fatigue sur l'oreiller du pilote, qu'il se redresse, pour faire coucher la mer et taire l'ouragan, d'un mot. Il était si simplement homme, en son sommeil, que les douze n'ont

pas hésité à le secouer pour l'éveiller. Et, dans le miracle même qui les remplit d'effroi, il demeure encore si humain que, bientôt, ils sont de nouveau apprivoisés et indiscrets. Les comparaisons les plus prosaïques lui servent à parler des réalités divines : les scorpions, les œufs et les cailloux deviennent, en ses discours, messagers de la Providence, et les oiseaux du ciel, quand il en parle, font partie d'un enseignement sur notre filiation adoptive. Un verre d'eau, sitôt qu'on le donne en son nom, prend un prix d'éternité ; et son corps même, sa chair et son sang sont faits pour donner au monde la vie divine.

L'unité du divin et de l'humain est, en lui, si totale, qu'elle mène, comme voie vivante, de l'un à l'autre. Rien qu'à voir cet homme, les apôtres ont fini par croire à sa divinité. La vision de leurs yeux de chair est devenue foi, en leur âme ; Pierre enfin, un jour, a deviné, et, peut-être avant Jésus, il a confessé qui était Jésus.

L'attitude de Jésus devant Dieu ressemble à son attitude devant les hommes : mêmes contrastes, et dans la même unité. Seulement, ici, ce n'est plus égalité et supériorité, c'est égalité et infériorité ; mais elles sont encore totales : devant son Père, Jésus unit l'aisance parfaite à l'adoration.

Il prie ; il se traîne sur le sol ; il obéit jusqu'à la mort, et, quand il faudra, il ira lui-même, d'un pas angoissé, mais décidé, vers les fouets et vers la croix.

Et néanmoins, lui, le doux et humble de cœur, il s'installe à la place de Dieu. Il s'érige au-dessus de la Loi, et du Temple, et du sabbat, au-dessus de tout. Et ces prérogatives divines, il les exerce sans excuse ni précautions oratoires, en son nom propre et comme chose sienne.

Rigoureusement égal, infiniment inférieur, il demeure tranquillement, de part et d'autre, identique à lui-même. Il prie, oui ; mais il se sait tout puissant. Il obéit et se sacrifie ; mais, sur son gibet, il donne son paradis au bon larron.

Tel est le Christ, toujours : synthèse parfaite d'un parfait dualisme. Autant il nous est naturel, à nous animaux raisonnables, d'être, à la fois, esprit et matière; autant, en quelque façon, lui est-il simple et facile d'être homme et Dieu tout ensemble. Et de même que, ne faisant qu'un, nous pouvons mettre un sens spirituel dans des gestes corporels; il peut, lui, dans la surnaturelle perfection de son humanité, faire voir, à ceux dont l'âme est droite, sa divinité.

Cette unité des deux natures, que le Christ a réalisée en sa personne et en ses gestes, il était réservé à la *Tradition* de l'exprimer en formules. Travail long et délicat, souvent traversé par les hérésies, toujours repris par la pensée chrétienne. Des générations y ont apporté leurs efforts. Aussi, quand le Concile de Chalcédoine a défini le dogme, n'a-t-il fait que résumer une grande activité chrétienne.

Le point de départ de ces recherches, la base des argumentations est, en premier lieu, le contraste que nous venons de considérer nous-mêmes dans la manière d'agir du Sauveur.

Ecoutons, par exemple, saint Léon nous décrire le Christ : ce sera la meilleure introduction aux textes conciliaires.

« Celui qui est vrai Dieu, écrit le pape, celui-là même est aussi vrai homme; et cette unité n'est pas une feinte, puisque existent, l'une dans l'autre, l'humilité de l'homme et la grandeur de Dieu.

Pas plus que Dieu n'est altéré par cette condescendance, l'homme n'est absorbé dans la gloire. Chacune des natures opère, en communion avec l'autre, ce qui lui est propre : le Verbe fait ce qui est propre au Verbe, et la chair reçoit ce qui est propre à la chair. L'un est éclatant de prodiges; l'autre succombe sous les injures. Et, de même que le Verbe ne s'éloigne pas de son égalité avec la gloire du Père, sa chair non plus ne perd pas la nature de notre race. Un seul et même, il faut le répéter souvent, est vraiment Fils de Dieu et vraiment fils de l'homme... La nativité selon la chair témoigne de sa nature humaine, mais l'enfantement virginal est l'indice de la puissance divine. Son enfance humaine apparaît dans

l'humilité de la crèche; mais sa grandeur de Très-Haut est déclarée par les voix des anges... Avoir faim et soif, être fatigué et dormir, cela est évidemment humain. Mais nourrir, avec cinq pains, cinq mille hommes, et donner à la Samaritaine l'eau vive... cela, sans doute possible, est divin ».

Et le saint, après avoir accumulé les exemples de contrastes, termine par cette phrase dont tous les mots sont pesés.

Quoique, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et l'homme ne soient qu'une seule personne, autre chose est cependant ce qui donne accès dans les deux à de communes humiliations, et autre chose ce dont vient une commune gloire. De nous, il tient une humanité inférieure au Père; du Père, il a une divinité égale au Père.

C'est ce que définira le Concile de Chalcédoine, après avoir canonisé le *tomus ad Flavianum*, que nous venons de citer. Voici cette importante définition :

« A la suite des Saints Pères, nous confessons un seul et le même Fils, celui qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui que, d'une seule voix, tous, nous prêchons. Il est, le même, parfait (complet) en la divinité et, le même, complet en l'humanité; Dieu véritablement, et homme véritablement, le même, composé d'une âme raisonnable et d'un corps; consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous, le même, en son humanité, en tout semblable à nous, au péché près; né du Père avant les siècles, selon la divinité, et, ces derniers temps, le même, pour nous et pour notre salut, né de la Vierge Marie, mère de Dieu, selon l'humanité; un seul et même Christ, Fils, Seigneur, Monogène, en deux natures, sans confusion et sans changement, sans division et sans séparation; les différences des natures n'étant nullement enlevées par l'union, mais bien plutôt les particularités de chacune étant sauves, et toutes deux se réunissant en une seule personne et une seule hypostase; non pour former [un Christ] divisé ou distingué en deux personnes, mais un seul et même Fils et Monogène, Dieu-Verbe, Seigneur, Jésus-Christ; ainsi que l'ont dit autrefois les prophètes à son sujet, et que lui-même, le Seigneur Jésus-Christ, nous l'a enseigné, et que le Symbole des Pères nous l'a transmis ».

Texte capital, où la chrétienté donne la formule de son Christ, témoignage sacré, qu'on devrait méditer souvent. Affirmation instante aussi, angoissée presque. L'Église ne peut assez répéter

la grande vérité : le Sauveur est vraiment Dieu, vraiment homme, vraiment un ; il est « un seul et même », et parfaitement semblable au Père, et parfaitement semblable à nous.

A première vue, ces distinctions, entre natures et personne, ces controverses contre des hérésies aux noms abstraits : gnosticisme, appollinarisme, monophysisme, peuvent paraître des minuties de théologiens. Erreur. Dès le début, les grands évêques d'alors ont déclaré qu'ici le moindre iota ne pouvait tomber, sans que ce soit une catastrophe pour l'humanité.

C'est que *la formule qui définit le Christ définit, du même coup, le Christianisme.*

Qu'on atténue, si peu que ce soit, ou la perfection de chacune des deux natures, ou la perfection de leur unité dans le Verbe ; et c'en est fait : le plan divin est dévié, et la vie surnaturelle passe à côté du genre humain, si près qu'on voudra, mais pas dedans.

Si le corps du Christ n'est pas, très exactement, de notre chair et de notre sang ; si son âme n'est pas, en tous points, ce qu'est la nôtre ; il a donc assumé une autre nature que la nature humaine, et ce n'est pas nous qui, en lui, avons accès au Père.

Et s'il diffère de Dieu, de la plus délicate nuance ; s'il n'est pas de la substance même du Père ; ce n'est donc pas véritablement à la divinité que nous sommes unis en lui.

Enfin, si lui-même n'est pas un, de l'unité réelle d'une seule personne ; le lien qui devait nous rattacher au ciel, se brise au moment de se nouer, et nous sommes encore dans notre abjection première.

Un avec Dieu, un avec nous, un en lui-même, le Christ a une fonction, qui n'est autre que son essence même. Et cette fonction est d'être notre union à Dieu, notre sainteté, notre rédemption, notre christianisme, rien qu'en étant ce qu'il est.

C'est le dogme de la médiation du Sauveur.

Il signifie que Jésus n'est pas seulement un intermédiaire qui s'intercale, une sorte d'intercesseur, dont les bons offices, par

une sorte de va et vient, assurent des relations fréquentes entre deux points distants. Il est plutôt un pont, qui met la continuité entre deux rives, ou plutôt, une merveille qui mettrait deux rives en plein contact. Son rôle, c'est lui; rien qu'en existant, il fait que, en lui, l'humanité touche directement la divinité.

Aussi, le dogme qui exprime sa médiation vis-à-vis de l'humanité, ne fait-il qu'un avec le dogme qui le définit lui-même. Les deux se sont développés du même mouvement, et c'est même, peut-on dire, en songeant à ce que le Sauveur est pour les chrétiens, que l'Eglise en est venue à dire si bien ce qu'il est en lui-même.

Il est donc tout dans la religion dont il fait le centre; et, s'il n'était tout ce qu'il est, le Christianisme ne serait rien.

Mais il est tout ce qu'il est, et, en lui, le Christianisme est tout.

II

La religion chrétienne, religion de l'Homme-Dieu, est la parfaite religion de l'humanité.

La religion, disions-nous dans la première partie de cette étude, est une relation entre l'homme et Dieu. Elle est un appel, une tendance, où s'exprime tout notre être.

Dans le Christ, cette relation devient l'union hypostatique; l'appel est entendu et exaucé au delà de tout mérite et de tout désir; et la tendance arrive à la possession.

Vers ce sommet tendaient, par leur essence même, toutes les aspirations de notre être. Mais son élévation même, qui faisait son attirance, le dérobait à nos efforts et à nos regards.

Comme un général s'empare de l'unique défilé qui relie deux pays, le Christ est venu occuper ce point précis, où convergeraient tous les appels de notre être, si notre faiblesse naturelle n'arrêtait leur essor, le point où tout homme doit passer pour aller au Père. Ou plutôt, cette situation, le Christ n'a pas eu à la prendre; il la constitue par sa substance.

Au milieu de nous, un individu a surgi, qui, homme et Dieu

à la fois, est le prêtre parfait. Que notre culte soit organisé autour de cet Emmanuel; qu'il passe par lui : il percera les cieux et pénétrera dans le Saint des saints. A ce pontife pris parmi nous, Dieu même, si l'on ose dire, ne pourrait résister.

Et pour passer par lui, notre culte ne doit s'imposer aucune mutilation. Le Christ a assumé toute notre nature. Il n'y a donc rien d'humain qui ne puisse être intégré dans sa religion.

La façon de penser qu'il y faut est la nôtre.

Non parce qu'elle est la nôtre, mais parce que Dieu l'a prise, dans le Christ.

Sans cette assomption, évidemment, elle serait demeurée lamentablement insuffisante. N'avons-nous pas dit que la religion naturelle, en notre intelligence, consiste en un perpétuel effort pour purifier, d'un indéracinable anthropomorphisme, nos concepts les plus élevés?

Mais le Verbe lui-même s'est fait chair. Au mal inguérissable, la vérité a porté remède, en s'y accommodant; et à notre faiblesse native, en devenant notre lumière.

L'Homme-Dieu est là; qu'on le regarde : pour connaître Dieu, le mieux désormais est d'avoir des yeux de chair et un cœur d'homme. On en apprendra plus long sur l'Ineffable en voyant agir et en écoutant parler le fils de Marie, que les plus fiers génies n'ont pu entrevoir, en de subtiles spéculations sur l'Acte pur.

La façon de souffrir qu'il y faut est la nôtre.

Et il la faut : Dieu est venu ici-bas pour la prendre.

Mais que la souffrance, en lui, est devenue simple et humaine! De cette triste suite du péché, de cet épouvantail, il a fait, en l'implantant en son âme et en sa chair, quelque chose d'expiateur et de divinisant. La voilà retournée, par le divin Redresseur, et devenue bonne et utile, à sa manière. On pourra donc, même sous son étreinte, même dans la mort, être joyeux, et aimer, et ouvrir

son âme, et accueillir et vouloir. Et tout en souffrant, — car rien d'humain n'est supprimé, — on sera heureux de la vie qui entre en nous comme un glaive; car la souffrance, comme souffrance, assimile au Verbe de Dieu.

Et le Verbe incarné ne nous demande pas, pour bien souffrir, d'être de bronze. Lui-même a souffert en homme. Le mode humain de souffrir, avec ses engourdissements et ses inconsciences, ses révoltes de la chair et ses impuissances à prier, est celui qu'il nous faut : humble, confiant, et tirant sa vertu, non pas tant de notre courage, que de la ressemblance qui s'implante en nous avec le Crucifié.

Même en ses exigences les plus rigoureuses, le Christianisme demeure humain. Il veut nous prendre tout entiers à nous-mêmes, il veut en nous, mortifier tout le mortel, arracher out ce qui s'est insinué de pécheur. Mais c'est pour nous transfigurer tout entiers. Exigences de respect, et d'amour pour nous; restrictions et retranchements, certes, mais qui ne doivent renverser que nos étroitesses, et qui nous dilatent à l'infini.

« Dieu s'est fait homme », toute notre religion tient en cette formule d'ennoblissement et de divinisation pour notre race.

Nos petites valeurs humaines ont reçu un prix divin. Dieu est descendu sur nos routes; il a marché à nos côtés, sous ce même soleil et sous cette même pluie, que le Père départit également aux bons et aux mauvais. Nos menus événements terrestres ont désormais de l'intérêt pour lui : il s'y est fait prendre. Qu'on lui parle donc, en priant, de moissons et de tempêtes; d'épines aussi et de fiel; d'argent même et de marteaux; tout cela, en lui, prend un sens religieux.

Notre façon de prier est celle qu'il faut.

Pourquoi traiter Dieu comme une abstraction grandiose, ou comme une entité surhumaine, ou même comme un simple Acte pur? A quoi bon une étiquette compliquée, et des travaux d'approche, quand la distance n'existe plus?

Dieu attend de nous autre chose que de lointains hommages. La valeur suprême, pour l'homme, après Dieu, n'est-ce pas l'homme? Et Dieu n'est-il pas homme, en Jésus-Christ? Sociable par nature, sociable même avec toute la surnaturelle perfection de sa nature, il a besoin de ses semblables.

Qu'on aille donc à lui, comme on est. Qu'on lui parle avec sincérité, et jamais on n'aura été un indifférent ni un importun. On versera son cœur en un autre cœur d'homme; on dira ses souffrances à quelqu'un qui a fait l'expérience de la douleur; on confiera ses fautes à quelqu'un qui a voulu éprouver en son âme la honte d'être couvert de tous les crimes, et l'on aura adoré Dieu, comme Dieu, de par l'Incarnation, veut être adoré.

Homo sum, dicit Dominus. Je suis homme, dit Dieu, et rien d'humain ne me laisse froid. Désormais, pour croire en Dieu, l'homme doit avoir l'immense naïveté, ou plutôt l'imperturbable assurance, d'être précieux aux yeux de l'Infini.

La façon d'aimer qu'il y faut est la nôtre.

Dieu, par l'Incarnation, veut être aimé d'amour humain, dans l'Homme-Dieu, dans le prochain.

Insistons sur ce dernier point : la charité envers le prochain.

Aucun culte ne va si droit au cœur de Dieu, que l'amour de l'homme pour l'homme, quand il se fait au nom du Christ. L'homme, *en effet, par l'Incarnation, a partie liée avec Dieu; c'est dans un* homme que Dieu se met à notre portée; c'est au Verbe incarné que ressemble toute créature humaine. Aussi, dans tout homme, faut-il vénérer Dieu; et Dieu nous traitera, assure Jésus-Christ, comme nous aurons traité les autres.

La charité chrétienne n'est donc pas une profane philanthropie : elle divinise l'amour envers les hommes, comme les hommes eux-mêmes sont divinisés par la grâce, en Jésus-Christ. Aussi atteint-elle une perfection que le simple altruisme ne peut connaître. Elle découvre, en toute créature humaine, un membre, possible ou réel, du Fils de Dieu incarné. Aussi prend-elle

l'immensité et la profondeur d'un culte. Au témoignage de Jésus, rien n'est aussi caractéristique du véritable esprit chrétien. Et, en effet, rien ne témoigne une foi aussi inconditionnée dans l'Incarnation. Il faut croire que notre nature est unie à Dieu dans le Christ, pour être prêt, devant tous les hommes, quels qu'ils soient, à une tendresse obstinée, à d'humbles services, et à un dévouement vénérateur.

Voilà quelques traits de la religion de l'Homme-Dieu. Dans le Christ, les hommes peuvent aller à Dieu de plain-pied : ce qui, sans le Christ, aurait toujours forcé notre culte à n'être qu'humain, devient le moyen qu'il faut pour le rendre divin. L'homme peut atteindre Dieu — et il peut l'atteindre dans l'homme. En Notre-Seigneur, en parlant à un de nos semblables, nous nous adressons à Dieu, et, à cause de Notre-Seigneur, en étant bons et dévoués pour nos frères, nous pratiquons la religion envers l'Homme-Dieu.

On peut donc conclure que le Christianisme est humain, humain autant qu'on peut l'être; de même que le Christ est homme, pleinement.

Il est donc, en perfection, la religion des hommes.

Mais, faut-il ajouter tout de suite, il n'est pas humain seulement. La perfection même de son humanité dérive de l'union avec la divinité, et sa physionomie est faite des mêmes contrastes que celle du Christ, et se résolvant dans la même unité.

Il exalte la nature humaine, oui, mais dans l'humilité; et, pour lui donner une importance divine, il réclame d'abord qu'elle cesse de s'appartenir.

Il respecte en nous toutes nos ressources; mais c'est pour les livrer toutes à Dieu. Il nous dilate à l'infini, mais en réclamant une abnégation totale.

Oppositions donc et paradoxes. Mais rien de heurté. L'humilité totale, et la fierté religieuse; l'exaltation et l'abnégation se

rejoignent, en unique adoration, en une confiance illimitée pour le Dieu qui, en se faisant homme, nous a faits semblables à lui.

Dieu demeure donc tout, et l'homme demeure aussi tout entier; et le Christianisme peut être totalement humain, et vraiment divin et un cependant, comme Jésus-Christ l'est, et par Jésus-Christ.

Seductor ille. Cet enjôleur des foules, disaient de Jésus les pharisiens envieux. Et, de fait, Jésus avait une façon à lui d'être homme, si intégrale, si parfaite, que ce qu'il y a de meilleur en nous, pour se retrouver, devait aller vers lui. Grandeur humaine, grandeur créée, mais effet de l'unité personnelle avec la divinité.

Ainsi le Christianisme. Il est humain. Mais avec une telle perfection, que sa divinité y transparaît. Aussi, pour qu'il s'impose aux âmes droites, n'est-il pas nécessaire que de longs syllogismes aient précédé. *Ostende mihi faciem tuam.* Qu'il se montre seulement comme il est. Religion de l'Homme-Dieu, reflet du Christ, il est puissant sur nous de toute la vertu du Sauveur, et de tout le besoin de Dieu dont les hommes sont pétris.

III

Le Christianisme n'est pas, devant les autres religions, comme une religion, même meilleure, parmi d'autres moins bonnes; il est « la religion », unique, totale, absolue.

La différence n'est pas ici question de nuance ou de degré, mais de nature. Il est religion « autrement »; il unit à Dieu, non par nos efforts seulement et de façon humaine, mais par la toute puissance de Dieu dans le Christ. *Differt in ipsa ratione religionis.*

Qu'il ait, avec les autres religions, des points communs, quoi d'étonnant? Jésus n'a-t-il pas voulu ressembler à ses frères?

Qu'il ait, comme ces religions, des parties secondaires, des pratiques, des dévotions tenant aux circonstances de son origine ou aux particularités de son histoire, rien de plus indéniable. Le Sauveur, pour être totalement humain, n'a-t-il pas pris de pareilles

notes individuelles? Ainsi le Christianisme. Il a des particularités qui auraient pu être autres et qu'il pourrait changer. Celles-là ou d'autres, il en fallait, pour être vraiment une religion humaine.

Mais il n'en demeure pas moins unique et absolu. Et même ses éléments accessoires ou communs prennent, en lui comme dans le Christ, une dignité hors pair. Ils deviennent, en lui, des moyens surnaturels d'aller à Dieu, et ainsi, tout en étant eux-mêmes divinisés, ils contribuent à le rendre parfaitement humain, avec une excellence sans égale.

Aussi, malgré ces traits communs, peut-il réclamer, devant toutes les autres religions, une supériorité absolue.

Et même, comme le Christ, sa suréminence est assez incontestable, pour qu'il puisse unir une totale intransigeance à une douceur totalement accueillante. Toujours les mêmes contrastes, et dans la même unité.

Ainsi, par exemple, devant la pure religion naturelle, quelle attitude nous demande-t-il? l'hostilité? le mépris? Pas du tout. L'âme de la religion naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, est la tendance vers Dieu. C'est cela même que réalise, mais de façon surnaturellement parfaite, la religion de l'Homme-Dieu. Et ce perfectionnement de la religion naturelle n'est pas une sorte de couronnement surajouté, mais bien plutôt un achèvement interne, qui intensifie de façon transcendante ce qu'elle avait de plus essentiel. Entre elle et la religion chrétienne, il n'y a pas de division, c'est elle qui est assumée et élevée, dans le Christianisme, comme c'est notre nature qui est assumée dans le Christ. La mépriser, serait blasphémer le Christ. Mais se contenter d'elle, quand le Christ est là, serait un crime contre elle. Appel de l'homme vers Dieu, elle exige de toutes ses forces, dès que l'Homme-Dieu est né, qu'on aille vers lui.

Et, des autres religions, celles qui, en fait existent ou ont existé, que faut-il penser?

Problème complexe, mais qu'on peut simplifier. Ces religions, pensons-nous, sont les façons concrètes dont les hommes ont conçu et pratiqué la religion naturelle. Sur le fond commun d'une aspiration vers Dieu, elles ont ajouté leurs interprétations diverses; une manière, parfois assez élevée, parfois indigne et grossière, de se représenter Dieu; et un ensemble de gestes destinés à l'honorer, gestes parfois touchants, mais, souvent aussi, allant jusqu'au bizarre ou aux abominations.

Ce tout, faut-il, pour être chrétien, le condamner en bloc, comme une immense duperie diabolique, comme une longue fermentation de notre mauvais levain?

Pour notre part, une exécution si sommaire ne nous paraît ni juste, ni chrétienne. Hélas! la chose n'est que trop visible, dans l'histoire religieuse de notre humanité déchue, le péché n'a pas chômé. Mais a-t-il travaillé seul? Notre nature était-elle viciée au point de ne produire qu'iniquité, même dans ces gestes où, selon la formule de saint Paul, les âmes humaines cherchaient à saisir Dieu? A côté d'éléments troubles et d'origine louche, ne demeurait-il rien de cette tendance religieuse, qui tient cependant à la substance même de notre être? Qui sait? Dieu ne soulevait-il d'aucune grâce les appels vers lui qui se faisaient de bonne foi? Les pécheurs ne sont-ils pas précisément ceux que la miséricorde divine prend en pitié, et n'est-ce pas vers les malades que le médecin devait venir ? Nous savons que l'histoire profane du monde est toute orientée vers le Christ. Pourquoi pas aussi l'histoire religieuse?

Quoi qu'il en soit de ces secrets divins, une chose est certaine : le Christ est le point de contact, unique et parfait, entre Dieu et les hommes; tout ce qu'il y a dans la religion naturelle, tout ce qu'il y a de bon dans n'importe quelle religion, se retrouve en lui, en plénitude.

Un chrétien peut donc, et doit donc, respecter toutes les attitudes religieuses qu'il rencontre, sans rien dérober au culte exclusif qu'il doit à la religion parfaite, qui est la sienne. Chez

toutes, il vénérera cela même que le Christianisme seul réalise pleinement; et, dans une estime universelle pour ce que ses semblables ont de meilleur, il exprimera une préférence absolue pour ce que sa religion a d'unique.

Une telle attitude donne à l'apostolat chrétien une inimitable vertu. Pour se rattacher à l'unique médiation, aucun homme ne doit renoncer à rien de vraiment religieux. Entre les éléments authentiquement religieux de tous les cultes, et la religion de l'Homme-Dieu, il n'y a pas d'opposition. Pas de continuité non plus, évidemment, sauf dans la mesure où la grâce surnaturelle, en dehors du Christianisme, travaille les âmes pour les mener à l'unique Sauveur. L'Homme-Dieu et sa religion n'est l'aboutissement d'aucune démarche naturelle possible : il vient du ciel.

Mais il en vient, si divinement homme, que rien d'humain, désormais, ne peut lui demeurer étranger; il est la religion des hommes, même avant que les hommes ne l'acceptent; parce que, que nous le veuillons ou non, Dieu s'est fait homme dans le Christ.

Il faut toujours en revenir là. La grandeur du Christianisme, n'est que la grandeur du Christ. La formule de Chalcédoine — deux natures, une personne; le Christ vraiment Dieu, vraiment homme, vraiment un — est ce qui donne à notre religion ses excellences et sa force d'expansion. Elle est, en même temps, l'essence du Christianisme, et la charte religieuse de l'humanité.

É. MERSCH, S. I.